



“ CHOISIR LES MOTS ET APPROPRIER STRICTEMENT LE VOCABULAIRE À LA PENSÉE ” À L’ÉPOQUE MÉDIÉVALE

Xavier-Laurent Salvador

► To cite this version:

Xavier-Laurent Salvador. “ CHOISIR LES MOTS ET APPROPRIER STRICTEMENT LE VOCABULAIRE À LA PENSÉE ” À L’ÉPOQUE MÉDIÉVALE. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 2009, 1 (1), pp.18. halshs-00457235

HAL Id: halshs-00457235

<https://shs.hal.science/halshs-00457235>

Submitted on 16 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« CHOISIR LES MOTS ET APPROPRIER STRICTEMENT
LE VOCABULAIRE À LA PENSÉE » À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE
X.-L. Salvador

Le présent article s'inscrit dans la continuité de la réflexion que nous avons entreprise en Italie alors que nous posions les bases d'une étude linguistique des procédés à l'oeuvre dans le discours des traductions des Bibles au Moyen Âge, et de leur rapport avec la lexicographie bilingue. Nous souhaiterions en effet poser le postulat suivant: c'est à travers le travail « sur le mot » que se manifeste la pensée « du mot » particulièrement opérante dans les traductions des clercs de l'Université médiévale. A partir de ce postulats fondamental, nous souhaiterions défendre l'idée qu'il existe un concept opératoire du mot dont nous nous efforcerons de montrer qu'elle est théorisée de manière indirecte dans l'oeuvre grammaticale d'Isidore de Séville, elle-même tributaire de la tradition grammaticale d'Aristote et de Donat. Enfin, nous nous efforcerons d'illustrer notre propos à travers le répertoire d'exemples de phénomènes de traduction propres à la traduction de la Bible en prose au Moyen Âge particulièrement propres à souligner cette pensée issue d'une tradition antique. Il existe donc une tradition du mot depuis l'Antiquité, mais une tradition qui ne dit pas son nom. En effet, l'idée même du « mot » conçue comme une unité minimale porteuse de sens indifféremment de sa nature et de sa relation au discours ne se manifeste pas en tant que telle, en tant que théorie du sens.

Différence

Disons peut être que de manière sommaire, la tripartition latine « verbum, vocabulum, mottum » suffit à elle-seule à illustrer la pensée antique du mot « mot ». Notons dans un premier temps que si les deux premiers « verbum » et « vocabulum » sont présents régulièrement dans les huit premiers livres des *Origines* d'Isidore de Séville par exemple, le troisième quant à lui n'est pas attesté. L'opposition sémantique entre les deux premiers termes repose sur la réalisation physique du son. Nous reconnaissons ainsi dans le terme « vocabulum » la racine latine « vox » (« la voix ») alors que l'étymologie de « verbum » fait entendre la racine grecque, plus ancienne et partant plus noble, du verbe qui voulait dire « parler ». De la dépréciation de l'origine contemporaine, latine, du terme « vocabulum » naît la répartition du spectre sémantique des deux termes se partageant autour d'un axe concret-abstrait, « verbum » renvoyant à l'idée du mot et « vocabulum » à sa réalité concrète dans le discours. La première occurrence en revanche du mot français issu de « mottum », à savoir notre mot « mot » d'aujourd'hui, date du XI^e siècle. Or, conformément à l'étymologie en bas-latin de « mottum » (« le grogrement »), « mot » apparaît d'abord comme le résultat de la profération. Comparons par exemple ces différents extraits de la *Chanson de Roland*:

N'i ad paien qui *un sul mot* respondet (Livre II).

N'i a celui qui mot sont ne mot tint (ib. XX).

Il lur a dit un mot curteisement (ib. LXXXIX).

De nos franceis [il] va disant si mals moz, (ib. XCI).

Nous constatons que sur l'ensemble de ces occurrences, « mot » fonctionne comme synonyme de discours et entre dans des locutions figées comme « sonner mot », « tinter mot », « dire mot » qui accordent avec l'idée principale de réalisation physique. Il est intéressant de voir que ces acceptions originales s'éloignent du sens d'une occurrence comme celle que nous relevons chez Froissart lorsque ce dernier écrit « [les deux Anglais] ne savoient mot de françois, et l'escuier ne savoit mot d'anglois¹ ». Il est donc logique de trouver sous la plume du même auteur l'une des premières

1 Froissart, *Chroniques*, II, II, 67.

occurrences du terme « vocable » issu du « vocabulum » latin, employé au sens général de discours, et plus spécifiquement de cette forme particulière du discours qu'est le proverbe:

Le vocable que on dit, que : à celui à qui il meschiet, chascun lui mesoffre².

Le « verbe » quant à lui a vu son sens se spécialiser et cristalliser autour de la notion de radicalité, ce terme le plus ancien et le plus noble étant réservé à la plus noble des parties du discours – nous y reviendrons – ou à la plus noble des acceptions synonymes de profération dans le discours religieux où sa traduction calquée du latin a pénétré le vocabulaire. Le français enfin ajoutera à ce lexique le « terme » dont l'étymologie remonte au latin « terminus » dont la racine grecque signifie « borne ». La spécialisation du sens du mot au lexique de l'analyse linguistique semblerait être opérée dès le latin classique, mais c'est vraisemblablement sous la plume de saint Thomas d'Aquin qu'il verra tout d'abord son sens se spécialiser pour désigner « la borne » particulière à la langue, celle du sens. Notons que le glissement sémantique a pu être conforté, consolidé par l'emploi d'expressions figées contenant l'expression comme « arriver aux termes écrits » (Boileau), « être en termes de ne pas pouvoir répondre » (Balzac) dont le sens original de « dernière extrémité » semble emprunter la voie de la métonymie et passer de « la limite » au lieu du discours qui matérialise cette limite. Ainsi, de ce parcours philologique de la nature des coffres contenant le discours, nous retenons l'idée du rapport intrinsèque entretenu par la réalité organique de la chose proférée et l'objet de la profération, le mot donc.

Analogie

Toutefois, avant de poursuivre plus avant dans l'exploration du traité de Grammaire d'Isidore de Séville et sur la définition que nous pourrions déduire de cette lecture, nous souhaiterions replacer cette étude dans l'optique de la lecture médiévale. Nulle pensée linguistique qui ne soit théologique, nulle pensée grammaticale qui ne soit avant tout pensée de l'origine. Isidore de Séville rappelle ainsi dans un premier temps le récit biblique de Babel et explique clairement que la langue des premiers hommes était l'hébreu:

« Linguarum diversitas exorta est in aedificatione turris post diluvium. Nam priusquam superbia turris illius in diversos signorum sonos humanam divideret societatem, una omnium nationum lingua fuit, quae Hebrae vocatur; quam Patriarchae et Prophetiae usi sunt non solum in sermonibus suis, verum etiam in litteris sacris. »

L'hébreu, langue sacrée, ne manquera pas d'influencer les traducteurs de la Bible, nous y reviendrons. Puis l'auteur évoque la diversité des langues, et la nature sacrée du grec et du latin, toutes langues inspirées aux auteurs des Textes bibliques.

Initio autem quot gentes, tot linguae fuerunt, deinde plures gentes quam linguae; quia ex una lingua multae sunt gentes exortae [...] Tres sunt autem linguae sacrae: Hebraea, Graeca, Latina, quae toto orbe maxime excellunt.³ ».

La diversité des termes désignant le mot, et la difficulté qu'il y a à saisir l'unité de sens associée, illustre finalement la complexité de la notion dans l'acception médiévale. La relation qu'entretient

2 Froissart, Chroniques, II, II, 159.

3 Isidore de Séville, *Orig.*, I, VIII, I, cap. « *de lingvis, gentibvs, regnis, militia, civibvs, affinitatibvs* » : « La diversité des langues est née au moment de la construction de la tour après le déluge. En effet, avant que cette merveilleuse tour ne divisât la société humaine en une multitude de sons des signes, il n'y avait qu'une langue pour toutes les nations: l'hébreu. Elle fut utilisée par les Patriarches comme les Prophètes dans leurs discours et leurs textes sacrés. Au début, il y avait autant de gens que de langues; puis plusieurs personnes parlant la même langue. Et cela parce que plusieurs hommes sont issus d'une même souche linguistique. Il y a donc trois langues sacrées: L'hébreu, le grec et le latin qui rayonnent grandement par toute la terre » (trad. Personnelle).

« le mot » avec sa définition recouvre en fait la subtilité de la relation aristotélicienne de la substance et de l'accident. Tout se déroule en fait comme si le mot existait en tant qu'unité non dans sa capacité à « porter » un sens, comme le morphème est susceptible d'être une unité « porteuse » de sens, mais dans sa puissance à révéler l'idée qui en sous tend la réalité. En un mot, l'unité du mot est une expérience; une expérience vécue qui *a posteriori* met en valeur la segmentation du discours. Et c'est cette segmentation du discours en expériences de substances qui en retour souligne la cohésion du sens dans l'unité lexicale.

La substance, par définition (si tant est qu'il soit acceptable de penser la définition de la substance), est imperceptible autrement que dans l'idée dont la puissance est fondamentale. Et de l'étymologie, au sens moderne du mot⁴, de « substance » (« ce qui se tient dessous ») on perçoit la relation qu'entretiennent l'accident et la substance, à l'image de la relation entre l'idée et le mot, entre le signifié et le signifiant. Le mot est un topos, un lieu où s'opère la manifestation d'une substance dont l'esprit perçoit la vérité au moment de la profération. Autrement dit, il n'existe pas une pensée du mot qui puisse se dissocier de la pensée de l'objet: le mot est un attribut de la substance qui participe à sa nature accidentelle et sa nature attributive est un fait empirique. Même Dieu *est* un mot.

Dès lors, il nous est aisé de comprendre de quelle manière le mot participe à une théologie de la Révélation: le mot est le lieu de la révélation de la substance, il « borne » la substance mais il ne l'épuise pas. Le mot procure un espace unique, unitaire dont la substance assure la cohérence et le statut d'unité. Il procure une expérience et ce n'est qu'après avoir éprouvé le sens que le sujet est susceptible de dire, mais *a posteriori*, que le mot est mot; c'est-à-dire l'unité. Voilà pourquoi il est important de saisir la dimension théologique du travail grammatical, et nous sommes d'accord pour répéter que :

« L'attention d'Isidore à tous les aspects de la graphie est originale dans l'histoire de la grammaire tardive [...] cette attitude est non seulement celle d'un étymologiste convaincu, mais aussi celle d'un exégète pour qui tout signe graphique est le support matériel de la Révélation [contenue dans les Saintes Écritures]⁵ ».

Nous concluons donc avec les deux auteurs que:

« Soucieux d'utiliser les meilleurs manuscrits et de les corriger de les traduire, d'explorer dans le détail de sa lettre le sens de la parole, l'exégète chrétien apparaît comme une sorte de grammairien spécialisé [...] Ce sont tous des disciples de Donat⁶. »

Toutefois, il est important de comprendre que la Révélation dont il est question ici n'est pas un fait de rhétorique chrétienne, mais l'enjeu même du travail grammatical qui découle, par transfert de continuité, de l'expérience de la substance procurée par le mot, dans le discours. La seule question qui puisse alors importer est la suivante: tous les mots se valent-ils et procurent-ils tous la même expérience de l'unité substantielle ?

Etymologies

Nous rentrons de plain pied dans la question qui intéresse la Grammaire. La réponse proposée par Isidore de Séville, héritier de la tradition antique d'Aristote et de Donat, est synthétique et vise à proposer une hiérarchie des parties du discours qui mette en valeur deux lieux essentiels, le nom et le verbe.

4 Voir sur ce sujet X.-L. Salvador,

5 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 57.

6 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, Bibliothèque d'études augustiniennes 1959, p. 31.

« Les commentaires de l'*Ars maior* avaient laissé un historique détaillé des classifications auxquelles avaient donné successivement lieu les parties du discours, d'Aristote à Donat. Négligeant les tentatives [de classification grammaticale] des sept siècles qui lesséparent, Isidore de Séville se contente de citer les noms de ces deux auteurs [de référence]. Comme Donat, il distingue entre les huit parties, deux parties principales: le nom et le verbe⁷ ».

Cette hiérarchie est vouée à mettre en valeur la relation de l'objet et de l'action, et résume toute la relation des mots de la grammaire à leur relation au nom et au verbe. Dès lors que l'on a posé cette relation dans le discours des mots entre eux au sein de la grammaire, définie de la manière suivante:

« Grammatica est scientia recte loquendi, et origo et fundamentum liberalium litterarum. [...] Divisiones autem grammaticae artis a quibusdam triginta dinumerantur, id est, partes orationis octo: vox articulata, littera, syllaba, pedes, accentus, positurae, notae, orthographia, analogia, etymologia, glossae, differentiae, barbarismi, soloecismi, vitia, metaplasmi, schemata, tropi, prosa, metra, fabulae, historiae⁸ ».

Dès lors, donc, que l'on a posé cette relation, il convient de définir la méthode d'accès à la définition du sens qui devient une démarche théologique, une véritable herméneutique conduite dans une perspective chrétienne. Le nom est par excellence le lieu de révélation du sens :

« [Pour ce qui concerne la définition des noms communs], suivant le commentaire de Pompée sur l'*Art* de Donat il adopte les oppositions concrets, abstraits; généraux, particuliers; principaux, dérivés; [ainsi que toutes les classifications afférentes à cette conception]. Comme il l'écrit lui-même: *appellativum, quae communem habent significationem*⁹ ».

Les mots entre eux et la relation du sens dans la borne du terme: voilà qui définit l'orientation du travail grammatical et la notion du mot. Il reste alors à définir la méthode d'accès au sens.

« Entre l'orthographe et la théorie des incorrections, Isidore s'est en effet appliqué à définir et illustrer quatre catégories grammaticales: l'analogie, l'étymologie, la glose et la différence. La différence est l'art de **choisir les mots** et d'approprier strictement le vocabulaire à la pensée¹⁰ ».

La différence, l'analogie, l'étymologie et la glose sont les quatre moyens, dans l'oeuvre d'Isidore de Séville, pour encadrer et définir le terme de la substance. Nous postulons donc que cette herméneutique est une philosophie du mot. Nous sommes par ailleurs confirmé dans cette enquête par Isidore lui-même:

7 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv.cit., p. 96 d'après Isidore de Séville, *Orig.*, I, 5, VI: « *Partes orationis primus Aristoteles duas tradidit, nomen et verbum; deinde Donatus octo definivit. Sed omnes ad illa duo principalia revertuntur, id est, ad nomen et verbum, quae significant personam et actum. Reliquae appendices sunt et ex his originem trahunt* ». (« Tout d'abord, selon Aristote, il y a deux parties du discours, puis avec Donat huit. Mais tous reviennent toujours aux deux principales, c'est-à-dire au nom et au verbe qui signifient la personne et l'action. Toutes les autres sont des appendices et dérivent de cette origine »).

8 « La Grammaire est l'art de parler juste, elle est l'origine et le fondement des arts libéraux. Nous dénombrons trente parties de la grammaire dont huit parties du discours: le son, la lettre, la syllabe, le pied, l'accent, la place, la note, l'orthographe, l'analogie, la glose, la différence, l'étymologie, le barbarisme, le solecisme, la faute, le métaplasme, le schéma, le trope, la prose, le mètre, la fable et l'histoire », Isidore de Séville, *Orig.*, I, 5, IV.

9 « Appelé ainsi, parce qu'ils ont une signification ». J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 97.

10 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 38.

« Isidore explique comment la poésie et l'usage ont altéré la propriété des termes et confondu le sens des mots voisins: il convient donc de les distinguer, afin de retrouver son sens propre, car « si semblables qu'ils puissent être, encore se distinguent-ils entre eux par leur origine respective¹¹ ».

Le discours n'est pas une masse indivise, mais une topographie remarquable. Le vrai problème réside donc dans la finesse de la segmentation du discours pour que la distinction des mots entre eux puisse refléter la vérité de la subsance. Les quatre temps de la démarche illustrent les différentes optiques de perception de la substance, et « la différence devient une méthode philosophique¹² ». La différence est la distinction des mots entre eux de même nature:

« [Pour ce qui est de la catégorie grammaticale de l'analogie, Isidore ajoute que] la différence isole la substance particulière mais ne l'explique que par contraste. L'étymologie la pénètre.¹ »;

L'analogie est la relation de ressemblance des mots entre eux au sein de la même langue du point de vue du sens – c'est en quelque sorte la synonymie:

« L'analogie [est selon Isidore de Séville] la faculté d'établir des rapports entre les mots [dans la langue]¹³ ».

L'étymologie est la relation que les mots entretiennent entre eux d'une langue à l'autre dans l'histoire et comme l'écrit l'auteur lui-même:

« L'étymologie, c'est l'origine des vocables quand on saisit le sens d'un mot ou d'un nom au moyen de sa traduction¹⁴. »

La glose est sa définition.

« [Pour la glose], Isidore de Séville cite explicitement Quintilien qui écrivait *Glossa Graeca interpretationes linguae sortitur nomen*¹⁵ ».

« La parole n'est pas considérée comme le symbole de quelque contenu mental mais comme une question de conditionnement¹⁶ ».

la pensée du mot qui s'exprime dans l'oeuvre d'Isidore de Séville est donc extrêmement fructueuse pour la pensée du mot. Les méthodes qui s'expriment sous la plume de l'auteur permettent de saisir une pensée philologique dont on comprend qu'elle est le présupposé fondamental de la recherche de l'auteur. Les quatre axes définis: contraste sémantique en synchronique, rapport de synonymie, définition étymologique et discours définitoire cernent les limites du mot et posent le rapport à la

11 « *Poetae autem gentiles necessitate metrica confunderunt sermonem proprietate. Sicque ex his consuetudo obtinuit plenaque ab auctoribus indifferenter accipi, quae quidem quamvissimilia videtur, quadam tamen propriainter se origine distinguuntur* », Isidore de Séville, *Diff.*, ML, t. 83, C. 9 cité par J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 38.

12 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 39.

13 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 39.

14 Isidore de Séville, *Orig.*, I, 29, I: « *Etimologia est origo vocabularum, cum vis verbi vel nominis per interpretationem colligitur* » (traduction personnelle).

15 J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique...*, ouv. cit., p. 47.

16 T. Slama-Cazacu, *La Psycho-linguistique*, Paris, Klincksieck, 1972, p. 53.

substance. Le mot est un terme substantiel et le lieu de la révélation du sens dont on saisit les bornes dans l'instant de cette révélation. On comprend bien l'importance alors de bien choisir les mots, de les approprier correctement à la pensée et la définition hérétique du rapport à la faute, conçue comme une altération de l'accident discursif, et partant, de la substance qui connaît une altération de son attribut.

Une pensée du mot en action, le choix des mots dans la Bible

Puisque la pensée du mot relève d'une théologie de la substance, il pourrait être intéressant de voir cette pensée du mot en action dans les premières traductions de la Bible. Nous relevons en effet, dans le corps de la Genèse et en dehors des gloses interlinéaires du texte français, un ensemble de procédés de correction et de définition que nous avons convenu d'appeler lemmes¹⁷. Nous retiendrons deux lieux qui nous semblent pertinents pour illustrer ce travail: le nom propre et le nom commun.

Le premier phénomène d'opacité lexicale non résolu par le texte français se trouve dans la succession des différents baptêmes, qu'il s'agisse des deux baptêmes de Jacob-Israël, voleur et fort contre son Dieu, ou de celui du passage d'Abram à Abraham, père des peuples. Le sens étymologique, le sens hébraïque des noms toujours composés sur des racines identifiables pour un hébraïsant, ne se retrouve pas dans le calque français qui est fait du prénom. La différence par exemple entre Abram et Abraham est une différence orthographique et non pas étymologique. Dans les deux formes, on reconnaît « la racine [...] ab signifiant le père et ram (de la racine rûm) élevé, le père est élevé, ou il est élevé quant à son père; la présence de h (hé hébreu) dans Abraham proviendrait d'un simple signe de lecture [...] pour indiquer la présence d'une voyelle. [Il s'agirait d'une] assonance qui rapproche l'expression 'ab hamôn ("père des peuples") de Abraham¹⁸ ». Les deux traductions des deux Bibles médiévales présentent un même fait de justification métalinguistique: la Bible Historiale écrit « Si ne sera plus tes noms appellés "Abram" pource que Je te ay fait père de moult de gent » alors que la Bible du XIIIe siècle traduit, quant à elle, « tu ne seras plus apelez 'Abram', ainz avras non 'Abraham', car Je t'ai establi a estre peres de maintes genz ». Cette commutation dans les deux textes entre car et por ce que est classique et relève de l'analyse du « car justificatif » de l'assertion. Dans ce cas précis, la neutralité que nous croyons pouvoir discerner dans l'énoncé de la Bible historique, qui repose moins sur l'expression d'une forme de subjectivité, est probablement liée au contexte de cette énonciation. Nous sommes dans une situation de baptême où le nom même du baptisé est en relation avec le contenu significatif de l'énoncé. Or le texte français ne reflète que difficilement le jeu de mot probable qui est à l'origine de ce changement de nom. La traduction de quia par por ce que ici est un indice du vrai en tant que signe d'objectivité protestée du texte; Guyart-des-Moulins rend en quelque sorte à César ce qui lui appartient, enfin ici, à Dieu ce qui Lui appartient en Lui rendant la légitimité de sa parole. Le problème est évidemment le même dans le cas de Jacob. Selon nos auteurs, l'étymologie de Jacob est une étymologie populaire: Le nom du frère d'Esau, selon une étymologie populaire, lui viendrait du geste qu'il fait en saisissant le talon d'Esau comme pour l'empêcher d'être le premier né; c'est ainsi que Jacob reçoit son nom de `aqêbh, « talon »; [...] l'autre explication du nom de Jacob le fait venir du verbe `aqabh, qui signifie « supplanter, tromper ». [...] À côté de ces étymologies populaires, qui dépeignent les personnages d'après telle attitude ou caractéristique, il faut observer que ce nom de Jacob, tout comme celui d'Isaac, est un nom théophore apocopé, dont la forme

17

18 Pirot / Clamer 1995: 275. Les auteurs, nous semble-t-il, reprennent le commentaire de Jérôme dans la Glossa Ordinaria, commentaire qui devait être connu de nos deux auteurs: "Dicunt Hebraei quod Deus ex nomine suo, quod apud illos tetra grammaton est, h litteram Abrahæ, et Saræ addiderit. Dicebatur autem Abram, quod est pater excelsus; postea dictus est Abraham, quod est pater multarum, nam gentium in nomine non habetur, sed subauditur. Nec mirandum quod cum apud Graecos et nos a littera videatur addita, h littera addita dicatur: idioma enim Hebraeae linguae h consuevit scribere et a legere: sicut econtrario, h pronuntiare et a scribere".

complète devait être Ya`qob-el, composé d'un verbe à l'imparfait et d'un nom divin, El, qui est tombé et exprime un attribut ou une action de la divinité (Pirot / Calmer 1995: 346)¹⁹ ».

« Dans la langue hébraïque au contraire, les noms propres, et particulièrement ceux des patriarches doivent être signifiants. Voilà comment se définit le paradoxe des noms propres de la Bible qui sont quant à eux codés, signifiants et, surtout traduisibles. Le choix de nos traducteurs de juxtaposer un xénisme (le nom propre) et une justification métalinguistique de son énonciation en langue originale reflète une pratique hybride du discours où le souci de témoigner de la richesse du texte d'origine prévaut sur celui de traduire²⁰ ».

un second phénomène d'opacité lexicale dans le discours de la Bible Historiale concerne un ensemble de corrections "comme dit X" ayant pour effet de marquer une disjonction masquant l'opacité du texte sans pour autant le rendre acceptable tout en imitant la rigueur d'un exposé capable de citer sa source (Comestor), elle-même citant de seconde main la Glossa Ordinaria. Nous ne prendrons qu'un seul exemple d'un tel phénomène, il s'agit du verset Gn 28,18 « [Il] prist la pierre [...] si la dreca en tiltre (M2), c'est a dire en commendable memoire de celle vision ce dist le Maistre en Histoyres (M1) [...] ». Dans ce dernier exemple, le calque « en tiltre » illustre parfaitement le jeu de correction autonymique mis en place par la traduction de la Bible médiévale: un respect du texte sacré entraîne la conservation du mot latin, séquence autonome en langue hétérogène insignifiante. La correction

attribuée au Maître en Histoires élucide le sens du calque latin dont nous comprenons a posteriori que le traducteur pouvait se dispenser, puisqu'il ne répugne ni à amender le texte original, ni à traduire le mot latin. Cependant, si le traducteur ne recourt pas directement à la solution « il la dreça en comendable memoire », c'est parce qu'il tient à rester fidèle à l'entrée lexicale du texte original. Quant à la correction qu'il apporte, la confrontation avec la source montre bien qu'elle est bien loin d'être originale, mais qu'elle est en fait une correction de seconde main, fidèle à l'autorité de Comestor. Dès lors, le sens du calque naît de la confrontation et de la juxtaposition fidèle de la traduction de deux autorités concurrentes qui aboutissent à la formation d'un sens original, celui d'une version autorisée d'une Bible pédagogique destinée à l'enseignement du sens à proprement parler du lexique, dans une perspective théologique.

Synthèse

Dans la pensée médiévale, le mot n'est pas pensé comme un objet de la grammaire: dans la masse du discours se manifeste une forme de l'unité qui est le « terme » de la substance, et cette unité, c'est le mot.

19 Les mêmes auteurs citent enfin un article du R. de Vaux extrêmement complet sur la question de l'étymologie et de la localisation d'origine du nom de Jacob. Il ressort de sa recherche que "le nom de Jacob paraît signifier Que Dieu Protège" (R. de Vaux, Revue Biblique, 1946: 323-324).

20 Voir sur ce sujet X.-L. Salvador, « Les *Biblismes*, un système de définition original du lexique » in *Cahiers du CIRSIL*, N. Minerva, 2, Bologne, Clueb, 2003.